

La croissance sans l'augmentation du commerce mondial : possible ? Durable ?

La croissance mondiale n'est pas entrée dans un cycle particulièrement dynamique avec la sortie de la crise financière de 2007-2009 : on n'a pas rebondi sur le fond de la piscine. Après la récession globale de 2009 – contraction de 1,7 % du produit intérieur brut de la planète, le rebond de 2010 (+4,35%) ne s'est pas confirmé. Les 4 % dépassés en 2010 et couramment de 2004 à 2007 sont bien loin, avec des scores inférieurs à 3 %. Cette année encore, les estimations tournent entre 3 % et 3,5%, suivant le taux que l'on retient pour la Chine, entre résultats officiels du parti communiste ou résultats retraités.

La stabilisation ouvre une ère différente des cycles précédents, ne laisse guère d'espoir d'accélération pour le moment, mais n'est pourtant pas un score médiocre au regard des données générales. Ni sans doute trop inquiétant.

La corrélation commerce – croissance ne joue pas depuis 2014

La relation entre la croissance et le commerce extérieur est un postulat économique formulé au début du XIXe siècle par les travaux de David Ricardo, qui a été confirmé par l'expérience depuis. Il repose sur l'efficacité : c'est ainsi qu'est assurée la meilleure

utilisation, pour chaque pays, des ressources propres. La spécialisation de chaque État, de chaque zone géographique ou douanière dans les domaines où il est performant permet, au final une productivité améliorée. Et la productivité et la démographie sont les deux principaux facteurs de la croissance.

Ce qui est vrai pour une entité est aussi vrai pour l'ensemble du monde. Sans remonter trop loin dans les siècles passés et aux perturbations que les conflits ont apporté dans la croissance et les échanges mondiaux, on a observé les taux d'expansion compris entre 3 et 5 % dans les années 1970 ou les années 1982 -1990. Sur ces périodes, mais aussi dans les phases de reflux, la corrélation entre l'évolution de l'activité et le commerce mondial a été presque parfaite.

En contraction depuis 2014 et malgré une inflexion dans la baisse, le commerce mondial pèse sur le cycle conjoncturel mondial. Mais les effets sont finalement limités : la croissance résiste depuis maintenant trois ans à cette inversion de conjoncture internationale des échanges. La corrélation ne joue plus négativement.

Derrière cette observation finalement assez positive, l'ampleur et la durée de la remise en cause du modèle se posent. En d'autres termes, ces évolutions divergentes peuvent-elles durer ? Un rebond du commerce mondial est-il possible et doit-on en attendre des leviers sur l'activité ?

Le rapatriement de la valeur ajoutée se mesure aux cours du baril

Ce n'est pas la première fois que la croissance bute sur la question des échanges commerciaux. Pour faire court, on peut dire qu'il en est ainsi dans la fin des phases les plus absolues de la mondialisation. On se réfère évidemment au début du XXe siècle et à l'environnement d'échanges sans contrainte qui devait aboutir à une guerre destructrice entre les puissances industrielles dominantes.

On constate a posteriori que les asymptotes (provisoires) d'activité correspondent aussi à la consolidation d'une révolution technologique ayant permis une accélération. La révolution des technologies de l'information, mais aussi la période de paix globale (et malgré des conflits locaux) ont porté la mondialisation du début des années 2000. On en connaît les conséquences sur les cours des matières premières et, surtout, sur les écarts de rythme d'expansion entre les clients (les pays développés) et les fournisseurs (les émergents derrière la Chine et les exportateurs de produits de base).

Ce sont ces écarts qui ont conduit à la crise financière la plus sévère depuis les années 1930 et son traitement a sérieusement corrigé les excès depuis. Les cours du pétrole sont en quelque sorte le baromètre de ce rééquilibrage. Sans se référer au pic de 150 dollars pour le baril de Brent en juin 2008, on observera simplement que les 100 dollars de 2011 à août 2014 ont brutalement cassé et que la stabilisation au-dessous de 50 dollars aujourd'hui donne une idée de l'ampleur des révisions.

On tient là l'explication de l'arrêt de la corrélation entre croissance et commerce mondiale : les pays développés ont rapatrié la création de valeur, produisant des effets liés à leur poids dans le PIB mondial – sensiblement plus de la moitié -, avec un recours forcément plus limité aux échanges interzones.

Le potentiel de croissance mondiale sous le régime de la convergence : il est proche de celui des pays développés

Convergence de croissance ne veut pas dire absence de croissance. Cette leçon des trois ou quatre dernières années met en évidence une donne véritablement nouvelle. Le potentiel d'expansion est finalement voisin de celui des pays développés, tenu par un déficit démographique pour le Japon et une partie de l'Europe (Allemagne et Italie) et par les gains de productivité qui ne sont plus trouvés dans la délocalisation (au contraire).

Au fond, le commerce international ne fait que refléter ce monde à la croissance convergente, modérée et sans inflation ou presque. Plus conséquence qu'indicateur, il valide la conjoncture de taux d'intérêt des monnaies des pays riches qui paraît pourtant exceptionnelle. On ne voit pas pour le moment de facteurs de retournement.